



HAL
open science

Compte-rendu de: Le problème du temps. Études, Paris, Vrin, Problèmes et controverses, 3e éd. : 2019, by Jean-Louis Vieillard-Baron, in Revue philosophique de la France et de l'étranger, vol. tome 145, no. 3 (pp. 413-414) : JOHN STUART MILL ET LA REVOLUTION, 2020

Alain Panero

► **To cite this version:**

Alain Panero. Compte-rendu de: Le problème du temps. Études, Paris, Vrin, Problèmes et controverses, 3e éd. : 2019, by Jean-Louis Vieillard-Baron, in Revue philosophique de la France et de l'étranger, vol. tome 145, no. 3 (pp. 413-414) : JOHN STUART MILL ET LA REVOLUTION, 2020. Revue philosophique de la France et de l'étranger, 2020. hal-03348791

HAL Id: hal-03348791

<https://hal-u-picardie.archives-ouvertes.fr/hal-03348791>

Submitted on 25 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Louis Vieillard-Baron, *Le problème du temps. Études*, Paris, Vrin, collection « Problèmes et controverses », 3^e éd. : 2019, 277 p.

En 2014, J.-L. Vieillard-Baron, universitaire internationalement reconnu pour ses travaux sur Hegel, confiait à Emmanuel Tourpe : « l'ouvrage qui me tient le plus à cœur est *Le problème du temps*, avec les huit études qu'il rassemble. J'en ferai un jour une suite, ayant étudié plus récemment le temps chez Ricœur et chez Jean Wahl » (J.-L. Vieillard-Baron, *L'idée de Dieu, l'idée de l'âme*, Les Dialogues des petits Platons, p. 51). C'est cette « suite » que nous pouvons lire aujourd'hui, dans une troisième édition considérablement augmentée. Rappelons que la première édition chez Vrin, avec sept « études » (*i.e.* chapitres), date de 1995 (voir le compte rendu de P. Trotignon dans la *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, T. 186, n°2, avril-juin 1996, p. 296), et que la deuxième édition, avec une étude de plus, date, elle, de 2008.

Le paradoxe est que l'intention de l'auteur, explicite dans l'« Avant-propos à la seconde édition » et réaffirmée ici, est de ne pas multiplier indéfiniment les études sur « un problème insaisissable » (p. 7). S'il convenait d'ajouter une quatrième partie de quatre-vingts pages, comportant cinq études inédites (« Hegel et le devenir logique » ; « Jean Wahl : métaphysique du devenir et devenir de la métaphysique » ; « Ricœur et Hegel : l'autre et le temps » ; « Conflit des mémoires, collision des durées chez Paul Ricœur » ; « Jean-Luc Marion en visite chez Saint-Augustin, temps et sujet »), ce n'est donc pas dans le but de parachever un travail incomplet ou inachevé. En vérité, le supplément qui s'impose ici est la manifestation irrépressible d'une méditation qui s'est insensiblement poursuivie, d'année en année, chez Vieillard-Baron. L'intrication entre l'intuition renouvelée de l'énigme du temps et sa *retranscription* toujours recommencée fait que chaque édition, chaque partie ou même chaque étude, prise séparément, se suffit à elle-même. Chaque chapitre (treize au total) marque une étape et une position singulière au sein d'une durée métempirique qui échappe aux chronométries ordinaires, y compris au calendrier éditorial. C'est en ce sens que l'inspiration générale de l'A. est incontestablement bergsonienne, non pas parce qu'il s'agit de jouer Bergson contre Aristote, Platon, Kant, Hegel ou Heidegger, mais parce qu'un même élan se relance de texte en texte, et déjoue, en les fluidifiant et les intériorisant, les catégorisations universitaires de l'histoire de la philosophie. Chaque lecteur, étudiant, enseignant ou honnête homme, pourra ainsi ré-effectuer intellectuellement (et spirituellement) les parcours proposés par l'A., tâche qui exige tout de même, il faut le signaler, une attention soutenue.

L'« Introduction » (p. 9-16) expose les soubassements méthodologiques de l'investigation. Tous les philosophes, et plus généralement tous les hommes de toutes les cultures, ont cherché à percer le secret du temps. S'il s'agit de réexaminer une question pérenne, c'est donc surtout pour *faire le point*, à l'instar du navigateur qui ne veut pas dériver, et non pour juger, du haut d'une tour d'ivoire, de la vérité ou de la fausseté des innombrables hypothèses sur la nature du temps. Le philosophe, le théologien, le romancier, le poète, mais aussi le biologiste ou le physicien, font tous l'expérience, à la fois évidente et obscure, d'un presque rien qui a pour nom « durée » et dont ils ne parviennent pas, en toute bonne foi, à rendre compte. Ce qui fait que la durée dure, ce qui fait qu'on ne peut pas suspendre le temps, sinon pendant un certain temps..., voilà l'énigme, voilà ce qui, lorsque la rationalité vient se briser sur son Autre, fait vraiment problème !

Pour s'orienter rigoureusement dans la pensée du temps, il convient de partir - comme l'indique la conjonction dans le titre « Temps et conscience » de la première partie - d'une description de la conscience du temps (cf. p. 22). Non parce que la Conscience serait un principe substantiel ou un « Je pense » transcendantal d'où fuserait le temps (image mobile d'une Éternité transcendante ou schème conditionnant toute expérience possible) mais parce que la mouvance est toujours et déjà donnée, sans préséance de forme ou de contenu - et donc

sans présupposition métaphysique -, avec la conscience de soi la plus banale. Nous pressentons que nombre de processus, de connexions et d'agencements ont lieu *hors de nous* (les vibrations cosmiques et microphysiques qui n'ont aucune commune mesure avec nos vécus) ou *en nous sans nous* (tout ce que peut notre corps). Mais nous constatons également que sans un Moi conscient et capable de mémoire, tout cela se perdrait dans un silence où Être et Néant s'équivalent. Aussi Saint-Augustin, Bergson, ou encore Proust et Louis Lavelle, n'ont-ils pas manqué, chacun à leur manière, de voir dans la *continuité de la mémoire* (qui est *mémoire d'une continuité* irréductible à toute contiguïté empirique ou causaliste), un mystère aussi grand que celui de l'incarnation. Kant, en articulant la phénoménalité autour de structures *a priori*, a sous-estimé ce point, et Hegel, qui, lui, a pourtant mesuré l'emprise d'un passé qui vaut à la fois comme un éternel présent et comme notre horizon spirituel, a gommé certaines difficultés en parlant d'une réminiscence qui est aussi divination.

En toute rigueur, on ne peut pas éluder la question des degrés de continuité et de discontinuité. De quel type de continuité ou de discontinuité le temps est-il le nom ? Sans vouloir nier la continuité souterraine de nos souvenirs, comment ne pas remarquer la force dissolvante ou, au contraire, créatrice de l'Instant ? Faut-il parler de temporalité et d'évolution, ou, au contraire, de devenir pur (sans flèche du temps) et de hasard ? Autant de questions difficiles et inquiétantes que la deuxième partie, intitulée « Temps et Instant » (p. 83-122), n'esquive pas. Questions inquiétantes car la soudaineté de l'Instant, ce coup de dés qui déjoue toute anticipation, pourrait très bien déchirer toute continuité (qu'on songe, au niveau de l'histoire individuelle, aux maladies de la mémoire et à la folie, ou, au niveau du devenir des civilisations, à la barbarie et à la banalité du mal). Le « hors temps » de l'*exaiaphnès* n'est pas forcément, comme chez Platon, celui d'une participation clignotante du sensible aux Formes éternelles, mais peut être également, pourquoi pas, celui d'une chute dans une béance dont nul ne revient.

Les deux parties suivantes, intitulées « Temps et histoire » (p. 123-186) et « Temps, devenir, mémoire » (p. 187-269) proposent alors, dans le sillage de Ricœur mais en creusant un sillon personnel, un réexamen de nos représentations du passé et des mécanismes de l'oubli. L'Histoire, malgré ses zones d'ombre ou ses épaisses ténèbres, témoigne d'une permanence des forces vives de l'esprit, d'un fil de réciprocité, peut-être tenu et quasi-invisible, mais néanmoins indestructible. De mémoire d'homme, on n'a jamais vu disparaître l'amour ou la commémoration des morts. Certains travaux phénoménologiques, par exemple ceux de J.-L. Marion, mais aussi les présentes études sur le problème du temps, nous le rappellent.

Alain Panero